

BLAISE DURIVAGE

PIS, UN JOUR, IL A FALLU FAIRE DES LUNCHS



BLAISE DURIVAGE

**PIS, UN JOUR,
IL A FALLU FAIRE
DES LUNCHS**

C'est pas juste

Je me réveille naturellement, comme tout bon parent le ferait, c'est-à-dire avec le cœur enserré dans un étau de panique suffocante. L'écho de mes enfants se chicanant gentiment dans le salon dissipe les dernières miettes de sommeil qui me collent aux paupières. Je grimace et me glisse hors du lit avec la grâce et l'élégance d'une baleine échouée sur la plage avant de me rendre à la salle de bain en tapotant les murs pour m'orienter, parce que je ne trouve pas mes lunettes sur la table de chevet. Après ma besogne matinale, je tâtonne la horde de flacons de pilules qui traîne dans mon tiroir de pharmacie pour trouver celui qui semble être mon antidépresseur du moment, puis je m'étire le cou sous la champelure pour avaler un comprimé. Je m'habille en quatrième vitesse et me dirige vers le salon pour aller faire mon activité parentale favorite : ramasser les coussins décoratifs qui jonchent le sol pour les replacer sur le divan. Et recommencer. Encore et encore.

— DADA!!!

Elliot, mon grand garçon de neuf ans, arrive dans le salon, la bouche pleine de petits œufs en chocolat de Pâques et les yeux ronds comme des billes. Félix, mon plus jeune, se joue un scénario imaginaire rocambolesque dont il est le héros et culbute sur le divan avant de se jeter par terre sur un fond de bruits d'explosion, prenant bien soin de recâlicer les précieux coussins sur le plancher.

— Regarde-moi, Dada ! clame Félix en faisant une pirouette dangereusement proche du coin de la table basse.

— Quoi ? ! que je réponds aux deux en même temps avec pas tant de patience que ça.

— PAF ! POW ! hurle Félix.

— J'me sens pas bien... chigne Elliot.

— Félix, fais attention de pas te faire mal ! Elliot, je t'ai dit de *slacker* sur le chocolat ! Arrête de piger dans le bol de Mini Eggs, sinon je vais devoir le cacher.

Il gémit encore. En bon parent attentionné que je suis, je lui sers un verre d'eau et lui donne le typique câlin de « J'te-l'avais-dit », puis lui intime d'aller mettre son beau chandail de dinosaure, son préféré, parce qu'on part bientôt chez papi Robert et mamie Denyse avec un « y » pour l'incontournable brunch de Pâques.

Il revient subitement dans le salon en courant, l'air paniqué.

— Dada, j'veins vomir !

Une fois son annonce terminée, il tient bien sa promesse et régurgite ses œufs directement sur le plancher du salon. Je bondis et l'entraîne vers la salle de bain, suivi de Félix, fasciné. Elliot vomit à nouveau dans la toilette, pleurniche un bon coup et se relève.

— Bon. Ça va mieux ?

— Oui, mais j'ai sali mon chandail...

— Attends, c'est pas grave. On va l'enlever pour le laver.

J'effectue alors une manœuvre de débutant. Je ne m'assure pas que mon enfant a complètement terminé sa session de vomissage et relève le chandail par-dessus sa tête. Et alors que je m'affaire à tirer ledit chandail vers le haut, j'entends le bruit fatidique du haut-le-cœur qui remonte l'œsophage. Évidemment, c'est la catastrophe. Elliot expulse la magie de Pâques partout dans son chandail, ses oreilles, son nez et ses cheveux. Il panique, crie, passe en mode dramatique.

Comme un épais, je tire de plus belle sur le beau chandail, qui est toujours en entonnoir sur la tête de ma progéniture, prenant ainsi bien soin de lui étaler son vomi partout sur le visage. Elliot reprend son braillage avec vigueur, menaçant de gerber une nouvelle fois. Derrière nous, Félix tient à commenter la scène en ajoutant de sa petite voix tonitruante que « C'est digulasse ! ». Je n'ai pas de fun pantoute et, brusquement, une pensée me traverse l'esprit. Mais comment ça se fait que je suis en train de vivre ce moment-là ? Comment j'ai fait pour aboutir très exactement ici, dans cette salle de bain de banlieue, à tenir à bout de bras un chandail de stégosaure à paillettes plein de vomi pendant qu'on m'assaille de « DADA ! DADA ! » sans arrêt ? Comment ça se fait que c'est moi, l'adulte ? Il me semble que, il n'y a pas si longtemps, j'étais un jeune homme semi-svelte qui se déhanchait dans les bars gais branchés, entouré de mâles admiratifs, et qui revenait seul au petit matin pour écouter des infopubs de poêlons anti-adhésifs en mangeant des cornichons à même le pot.

À cet instant précis, dans ma salle de bain, il me semble qu'on m'a violemment propulsé dans le temps. Comme si, soudainement, j'étais devenu un adulte qui gère deux enfants, s'occupe du lavage, conçoit un menu qui incorpore les quatre groupes alimentaires et prend des décisions, comme l'heure du coucher ou la couleur des nouveaux rideaux dans le salon. Comme si je m'étais réveillé un matin et que j'étais devenu ce petit homme grassouillet aux cernes éternels et à la racine de cheveux fuyante. Il me semble que, hier encore, j'étais un adolescent, un enfant, que c'était moi le p'tit gars qui jouait à se *pitcher* partout en faisant des bruits d'explosion pis qui s'empiffrait de Mini Eggs. Celui qui était chouchouté, bercé, cajolé. Celui qu'on trouvait drôle, attendrissant, mignon. Comme si la vie m'avait assené un coup dans le dos. « Tiens, maudit cave, te v'là rendu vieux. T'es pus un enfant. Tu le seras pus jamais. »

«J’suis pus une enfant, moi ! », m’a déclaré ma sœur Laurie, du haut de ses dix ans. C’était l’été 1989. On était les deux dans la cave, devant les Barbie et les pouliches et leurs petites maisons fabriquées à même nos vieilles boîtes de souliers par ma mère, qui en tapisait l’intérieur avec des retailles de papier peint, créant ainsi l’illusion de petites maisons identiques à la nôtre. Laurie et moi, on avait l’habitude d’étaler les Barbie et les pouliches par terre pour choisir à tour de rôle lesquelles feraient partie de notre clan. Je prenais toujours la pouliche jaune, celle qui était couverte de petits papillons, et la rose saumon aux cheveux turquoise, celle qui avait des diamants à la place des yeux. C’étaient mes deux préférées. Après, on leur inventait des vies ; on les obligeait à laver leur cuisinette ou à se faire attaquer par la vieille Barbie laide pus de cheveux, selon notre *feeling* du moment. On avait l’habitude de passer nos étés ensemble, à jouer aux sirènes ou aux nageuses synchronisées dans notre piscine hors terre, sortant seulement pour manger des sandwiches thon-cornichons et boire de la limonade rose sous le soleil pesant de juillet. Quand il faisait trop chaud, on allait dans la cave pour jouer aux bonhommes ou écouter Canal Famille. Mais là ma sœur ne voulait plus faire ça.

À dix ans, Laurie avait décidé qu’elle était trop vieille pour ces affaires-là. Elle voulait surtout faire jouer sa cassette de Julie Masse, réécouter les épisodes des *Filles de Caleb* que ma mère avait enregistrés sur des VHS ou aller au parc en bicyclette pour aller rejoindre sa gang sans que j’aie le droit de la suivre.

—J’veux pus jouer aux pouliches. J’suis pus une enfant, moi ! Pis c’est des affaires de filles, tu devrais jouer à d’autres choses !

Elle a laissé échapper ses mots tout d’un coup, surprise elle-même de les avoir prononcés tout haut. C’était

la chose dont on ne parlait jamais. Je le savais que j'aimais les affaires de filles et que c'était « interdit ». Moi, j'aimais faire des dessins de licornes, je connaissais toutes les chansons de *La Petite Sirène* par cœur, je savais faire la roue par en arrière, j'aimais les belles choses pis les princesses. J'aimais jouer aux pouliches pis aux Barbie. Je n'aimais pas les sports, je n'aimais pas me salir, je n'aimais pas toucher aux grenouilles ou jouer à me tapocher dessus avec des épées. Je savais que je ne jouais pas comme les autres gars de mon âge. Eux, ils aimaient ça regarder le hockey avec leur père, se lancer la balle ou bien se battre pour le fun. Moi aussi, j'aurais aimé ça être de même. J'aurais aimé ça, mais je n'étais pas capable. Je n'étais pas fait comme ça. C'est pour ça qu'à l'école j'essayais d'être comme les autres. De jouer à la tag pis au ballon-chasseur même si j'avais peur du ballon. Juste pour être pareil comme les autres gars. Mais j'avais toujours pensé que chez nous, c'était correct que je sois différent, qu'avec Laurie, j'avais le droit de jouer à ces affaires-là. Mais elle venait subitement de me faire comprendre le contraire.

— C'est pas ça que j'veux dire. C'est juste... tu commences à être grand, toi aussi, pour jouer avec des bébelles de même.

— OK...

Même à six ans, je comprenais ce qu'elle voulait dire. Ce n'était pas normal que j'aime toutes ces choses-là. Je n'étais pas *normal*.

Dans ma salle de bain grise, j'aide mon plus vieux à se laver dans la douche pendant que je rince et tords et rince et tords le chandail souillé dans l'évier. C'est la réalité qui me rattrape, dans toute sa splendeur et ses effluves de désenchantement. Je ne suis plus un enfant. C'est moi qui en ai, astheure. Un qui geint sous la douche, les cheveux parsemés de chocolat régurgité, et un autre qui sautille

derrière moi en affirmant qu'il n'a jamais vu autant de vomi de toute sa jeune vie.

Mon chum arrive dans l'embrasure, l'air ébahi.

— Voyons, qu'est-ce qui s'passe?!

— Philippe... J'pense que j'vais mettre moins de Mini Eggs dans le bol l'année prochaine...

PAPA

Les différents morceaux

Dans le vestibule, Elliot, Félix et moi attendons patiemment, manteaux sur le dos, l'heure du départ, les deux enfants trépidant d'excitation.

— Philippe, on est prêts ! je lance tout haut, tentant de maîtriser la petite pointe d'agacement qui naît dans ma voix.

Parce que, évidemment, même si ça fait trois fois que je lui annonce qu'on est prêts, monsieur le chum ne l'est pas. Le vomi a été ramassé et la salle de bain, nettoyée de fond en comble. Les vêtements souillés trempent dans la laveuse et Elliot a de peine et de misère réussi à trouver un autre kit digne des festivités pascales.

— J'vais-tu pouvoir manger du chocolat pareil ? me demande Elliot en tirant sur ma manche de manteau, le regard affolé.

— On va commencer par boire beaucoup d'eau pis se calmer sur les cochonneries, mais ça devrait être correct.

— Papaaaaaaa ! On veut s'en aller ! lance Félix de sa voix sérieuse.

Je sais où est Philippe. Je le connais trop bien. Il est en train de tout renettoyer, dans les moindres recoins, avec des produits désinfectants puissants au parfum de lavande. Un peu plus et il appellerait un prêtre pour faire exorciser le mal. Il est en train de passer la moppe pour la troisième fois, parce qu'il est certain que ça sent encore ou qu'il reste un tout petit, petit morceau de vomi « là, juste

là, tu le vois pas? ». Philippe a horreur du désordre, de la saleté, du chaos. Il aime quand sa maison a l'air d'une couverture de magazine. Je sais qu'il se presse d'une pièce à l'autre pour replacer les serviettes décoratives et frotter et frotter et frotter encore les surfaces avec sa guenille. Je sais qu'il se dépêche et je sais que l'idée d'arriver en retard chez son père le stresse. Je le connais depuis seize ans, mon Philippe. Seize ans à le sonder, à le décortiquer et à l'examiner sous toutes ses coutures, à lui voler des bisous et à recevoir son sourire charmeur en plein cœur. Ça fait seize ans que ses défauts s'entrechoquent aux miens en faisant des étincelles. Seize ans que je lui ai confié mon petit cœur tout nu, tout frêle, en le déposant dans le creux de ses poches de manteau, en espérant qu'il en prenne soin avec précaution. Je sais tout ça, mais je ne peux m'empêcher de lui lancer, avec toute l'impatience du monde :

— Philippe ! Qu'est-ce que tu fais ?!?

Évidemment, il pogne les nerfs.

— J'te l'ai dit que j'étais pas prêt à partir tout d'suite ! Tu fais tout le temps ça, Blaise !

— Arrête donc, c'est pas vrai, je réplique, même si c'est vrai et qu'il a raison.

Je ne l'ai pas écouté, j'ai fait à ma tête et j'ai dit aux enfants de mettre leur manteau, qu'on était prêts à partir, parce que *moi* j'étais tanné d'attendre. Je sentais la fébrilité et l'impatience d'Elliot, je voyais les petits signes avant-coureurs d'une crise, si reconnaissables à présent. Je voulais partir au plus vite pour éviter d'avoir à gérer un *melt-down* d'émotions, pour contenir le plus possible l'énergie explosive, volcanique de mon garçon.

— *Let's go*, les gars, on va attendre Papa dans l'auto.

Je suis subitement frustré par Philippe. Il ne comprend pas. Il ne comprend jamais. Il pense juste à lui. Il est monsieur propreté, tout doit être parfait, mais il ne range JAMAIS le pot de beurre de pinottes et il laisse TOUJOURS

traîner ses boxers *à côté* du panier à linge. Il ne comprend pas que c'est moi qui ai géré l'épisode du vomi et du chandail sale, de l'énervement et de l'angoisse. Il dit qu'il comprend, mais il ne comprend pas au fond. Je lui en veux, comme si tous les malheurs de la vie étaient de sa faute. C'est ce que je me fais croire, enivré par ma propre exaspération. Je m'engouffre dans la voiture, suivi de mes deux petits garçons.

Philippe sort enfin de la maison et referme la porte derrière lui. Il paraît immense dans le cadre de porte, grand et imposant dans sa belle chemise lilas fraîchement repassée. Il s'avance vers la voiture en silence, l'air maussade. Il a vu qu'on l'attendait tous les trois dans l'auto les fenêtres ouvertes pour éviter d'avoir trop chaud. Je sais qu'il n'aime pas quand je fais ça. Il se sent pressé, coupable. Tant mieux. J'ai envie de le provoquer. Comme on gratterait une gale qui ne guérit pas. Juste pour voir si ça va saigner. Juste pour voir jusqu'où ça va aller. Il a les mêmes traits qu'il y a seize ans, quand je l'ai vu pour la première fois dans ce stationnement enneigé. Il a la même mâchoire, le même nez, le même regard sérieux. Il est le même. Je sens que je devrais l'aimer comme la première fois, que je devrais dire que mon amour pour lui n'a pas changé, mais c'est faux. Mon amour est lourd comme une roche que je traîne dans mon corps, quelque chose qui m'enlise au siège de la voiture. J'ai l'impression que je l'aime mal, trop ou trop peu. Je me sens subitement honteux. J'ai deux enfants et un chum semi-viril qui est capable d'installer des tablettes murales. J'ai une famille et je sais que je devrais être satisfait, reconnaissant, bienheureux de ce que la vie m'a apporté. Mais je les sens venir. La Peur. La Tristesse. Le Doute. Mes vieilles copines qui me suivent partout comme une ombre depuis l'adolescence.

J'ai souvent essayé de les fuir. À vingt ans, j'ai fui ma maison d'enfance pour voguer d'appartement en appartement,

je me suis acheté de nouveaux meubles, j'ai repeint mes murs avec des couleurs vives et j'ai rempli mes jours de distractions. Je me suis convaincu d'apprendre le piano, de lire la trilogie du *Seigneur des anneaux*, de commencer à faire du vélo, d'aller à des *dates* minables et de veiller dans les bars, de voyager aux quatre coins de la planète, n'importe quoi qui me distrairait, qui me ferait oublier La Peur, La Tristesse et Le Doute. J'avais l'impression que, si la distance était assez grande, si je partais le plus loin possible, je ne les reverrais pas, mais elles se sont repointées toutes les trois, les salopes. Même au bout du monde, elles allaient toujours me rattraper. Faque j'ai pris la décision de revenir m'installer dans mon Saint-Jean-sur-Richelieu natal. J'ai fait le chemin du retour, regardant les petites lignes jaunes défiler sous ma voiture, reconnaissant les lieux si familiers à mesure qu'ils apparaissaient à l'horizon. Les rues, les maisons, le réservoir d'eau blanc et rouge, le Quality Inn brun, le Canadian Tire. Comme si la ville m'attendait bien patiemment depuis mon départ, réconfortante dans son immobilité, par le fait qu'elle n'avait pas le moindre changement. Peut-être qu'ici, là où j'étais né, je pourrais trouver un endroit fertile où m'enraciner, une place pour me laisser pousser. Peut-être qu'ici je pourrais prendre tous les différents morceaux de Blaise, ceux que j'avais découverts en chemin, et les rapatrier à la même place pour en faire une nouvelle personne. Un nouveau Blaise. Effacer l'ancien. Le p'tit gros qui pétait pendant les courses à relais à l'école primaire et qui avait déchiré ses joggings, une fois, en faisant la culbute au parc De Courcelles.

Petit à petit, morceau par morceau, je suis devenu un autre Blaise. Le Blaise amoureux de l'autre. Le Blaise enseignant. Le Blaise père de deux enfants. Père. Pourtant, rien ne me prédisposait à vouloir être un jour un parent. Jamais je ne me suis retrouvé à fixer l'horizon lointain en me disant : *un jour, je serai papa*. Plus jeune, je n'étais

pas particulièrement intéressé par les enfants. Je ne cultivais pas le rêve de gambader dans les champs main dans la main avec un jeune bambin. Ma sœur a eu son garçon, Dylan, quand j'avais seize ans et, lors de ma visite à l'hôpital, je n'ai pas été attendri en voyant le bébé naissant, mais plutôt dégoûté par cette petite créature plissée et rose qui avait encore de drôles de résidus sur le corps.

— Pourquoi qu'il a plein de poils dans le dos ? j'ai demandé à ma mère alors qu'on fixait le petit être couché dans la pouponnière derrière la vitre.

— Ça dépend des bébés. Toi, t'es né la tête pleine de cheveux, comme lui.

— On dirait un animal ou un mutant, genre.

— Franchement, Blaise, tu regardes trop de films. Il est ben, ben beau.

Non. Rien, chez moi, n'avait laissé croire à un quelconque souhait de paternité. Je n'avais pas été moniteur de camp de jour avec un nom comme Tonnerre ou Poilu. J'étais plutôt celui qui organisait des jeux dans la cave chez ma grand-mère, forçant mes cousins à faire des chorégraphies minables sur les chansons d'Angèle Arsenault ou Les Bougalous, les deux seuls vinyles que possédait mon grand-père. J'étais le p'tit comique, le boute-en-train, celui qui parlait tout le temps. Ma mère m'appelait Paul Newman à cause de mes yeux bleus. Mon père m'appelait Fozzie, comme dans les Muppets, à cause de mes cheveux. Ma sœur m'appelait Ti-Cul ou Fatigant, parce que je la suivais toujours dans sa chambre quand elle était avec ses amies.

À l'école, Thierry et Jean-Michel, les *bad boys* de la cour de récré qui n'attachaient jamais leur manteau, même en hiver, m'appelaient « cul de coton », parce que je portais toujours le même pantalon de jogging gris qui accentuait mon derrière rebondi. Ma mère insistait pour que je mette mes autres pantalons ou la paire de jeans neuve

qu'elle avait achetée chez Woolco, mais je refusais. Il était hors de question que je mette du linge trop *fancy*. Je ne voulais pas détoner du reste du monde. Je ne voulais surtout pas qu'on me remarque. C'était bien important. Je voulais être accepté. Je voulais être comme les autres garçons de mon âge, comme les p'tits gars de la cour d'école, comme mes cousins. Parce que, moi, je le savais que j'étais un peu décalé, jamais le premier sur la ligne, jamais vraiment pareil comme le reste. J'avais l'impression de devoir me cacher sous des pelures et j'étais terrorisé par l'idée de me les faire enlever et d'être mis à jour dans le vent pis dans le frette.

Avec mon amie Catherine, on faisait semblant qu'on était dans le film *Labyrinthe* et qu'on se sauvait de David Bowie et de son gros paquet. On faisait comme si on était des sœurs, pour la simple et bonne raison que c'était de même. On s'inventait des aventures en grimpant dans les modules de jeux et en tournant autour des quatre arbres qui bordaient la clôture. Thierry et Jean-Michel riaient de moi, me traitaient de fille pis de fif, mais je feignais de ne pas les entendre. J'avais déjà appris à faire semblant, comme si j'étais au-dessus de tout ça. D'autres filles de notre classe, comme Charlène ou Isabelle ou la p'tite Suzanne, venaient parfois jouer avec nous à *Chambres en Ville* et on se choisissait chacun un personnage de la série à incarner. Isabelle nous bossait et elle m'assignait toujours le rôle de Pete parce que, comme elle me le disait si éloquemment : « Toi, t'es un gars. » Je jouais souvent ce rôle-là avec elles. Celui du gars, du prince, du père. « Toi, tu fais le papa pis tu attends là ton tour. » Les autres s'attroupaient ensemble et jouaient la maman, les grandes sœurs et le bébé pendant que, moi, j'attendais en retrait. C'était plate, faire le père, il ne se passait pas grand-chose, j'aurais préféré faire la mère. La mère participait au jeu, au moins.

Le soir, tout le monde courait pour prendre son rang pour l'autobus, et moi je filais vers la clôture. C'est là que mon père m'attendait. Des fois, il était assis dans sa Grand Am verte, et quand il faisait assez beau, il se tenait debout sur le trottoir. Il était encore habillé de son complet-cravate, arrivant directement du travail. Quand il me voyait approcher, il m'adressait un petit sourire, le sourire de quelqu'un qui sait quelque chose, écrasait sa cigarette sur le trottoir et ouvrait grand les bras pour me faire un câlin. On n'allait pas chercher ma sœur, parce qu'elle tenait absolument à prendre l'autobus avec ses amies du secondaire et ne voulait surtout pas qu'on la voie avec son vieux père pis son *loser* de p'tit frère.

Dans l'auto, on écoutait du Willie Nelson ou du Félix Leclerc sur une radiocassette. Mon père baissait le son de la musique chaque fois que j'ouvrais la bouche pour lui raconter ce qu'on avait appris durant la journée et il le remontait tout de suite après. Quand j'avais fini de tout lui déballer, il se mettait à chanter. Il chantait fort et moi je roulais des yeux, exaspéré. « Oui, mais on a une belle vue ! » On prenait le chemin qui longeait la rivière, même si c'était plus long, on traversait le petit boisé et on tournait sur la rue juste après le dépanneur. Ma maison était tout au bout de la rue. Une grande maison blanche postée tout près d'un grand saule pleureur.

Mon père était plus vieux que les autres pères. Je le savais, mais dans ma tête d'enfant ça ne paraissait pas. Jacques Durivage était comme tous les autres pères que je connaissais. Il était grand, portait fièrement la moustache, faisait des jokes plates et riait fort pendant les films de Lucky Luke. Il avait rencontré ma mère à quarante ans, ayant déjà survécu à un mariage et à un divorce. C'était une chance inespérée pour lui de fonder une famille. Ils avaient eu ma sœur rapidement, et moi cinq ans plus tard. J'étais son p'tit gars tant attendu. Le dernier Durivage, l'héritier. Et ça aussi, curieusement, je le savais.

C'était peut-être pour ça que ma mère, le soir, quand elle venait me border dans mon lit, elle me faisait un gros câlin, un fort, le plus fort qu'elle pouvait, un câlin secret, juste pour nous deux, et qu'elle me chuchotait : « *I love you, Blue Eyes, kiss the boys and make them cry...* » Je ne comprenais pas l'anglais à cet âge-là, ou seulement des bribes, mais même là, je savais. Je savais pourquoi elle me disait ça. Je n'aurais pas su l'expliquer, je ne savais pas encore comment mettre des mots là-dessus, mais je comprenais qu'elle cherchait à me réconforter. À me dire que c'était correct. Et moi, bien sérieux, bien solennel, je l'écoutais attentivement en hochant la tête. Puis on se souriait, parce que c'était notre joke juste à nous deux, cette phrase-là qu'elle me répétait soir après soir, comme si elle voulait que les mots me rentrent dedans, qu'ils se nichent entre mon cœur pis mes poumons. Des mots incrustés dans mon corps pour que je ne les oublie jamais.

DADV

PAPA

« Je me réveille naturellement, comme tout bon parent le ferait, c'est-à-dire avec le cœur enserré dans un étau de panique suffocante. L'écho de mes enfants se chicanant gentiment dans le salon dissipe les dernières miettes de sommeil qui me collent aux paupières. Je m'habille en quatrième vitesse et me dirige vers le salon pour aller faire mon activité parentale favorite : ramasser les coussins décoratifs qui jonchent le sol pour les replacer sur le divan. Et recommencer. Encore et encore. »

C'est l'histoire du chaos ordinaire d'un clan juste un peu différent. Celui de Blaise, de son chum Philippe et de leurs fils Elliot et Félix. Et pourtant, c'est beaucoup plus que ça. C'est aussi le récit des petits et grands vertiges de la parentalité, sinon de l'existence, dans tout ce qu'elle a d'absurde et d'universel.



BLAISE DURIVAGE aime écrire, mais aime surtout faire rire les autres avec ses histoires. En 2023, il se classe parmi les vingt-quatre auteurs et autrices en lice pour le Prix de la nouvelle Radio-Canada. *Pis, un jour, il a fallu faire des lunchs* est son premier roman.

DADV

Groupe
Livre
QUÉBECOR

ISBN 978-2-7648-1728-5

